



Institut de recherche fondamentale
et clinique en psycho-orientation

Site : www.irfcpo.org courriel : info@irfcpo.org

LES MÉTHODES PSYCHOMÉTRIQUES CLASSIQUES PERMETTENT-ELLES DES INFÉRENCES UTILES (LÉGITIMES) CONCERNANT LES INDIVIDUS?

LUC BÉGIN, PHD, CONSEILLER D'ORIENTATION, PSYCHOLOGUE
Professeur, Université du Québec à Montréal

Réédition de l'article publié dans la revue *l'Orientation*¹ qui présente la conférence donnée par Luc Bégin dans le cadre du 61^{ème} congrès de *l'Association canadienne française d'avancement de la science (ACFAS)*, le 19 mai 1993.

¹ Bégin, Luc (1994). Les méthodes psychométriques classiques permettent-elles des inférences utiles (légitimes) concernant les individus ? Revue *L'orientation*, Hiver 1994, Vol. 7, no.1, pp. 26-29

Les méthodes psychométriques classiques permettent-elles des inférences utiles (légitimes) concernant les individus?

*Luc Bégin PHD, Conseiller d'orientation, psychologue
Professeur, Université du Québec à Montréal*

D'autres présentateurs avant moi, et mieux sans doute que je ne saurais le faire, auront rappelé les grands principes de la psychométrie. Il ne saurait donc être question d'en reprendre ici l'exposé, ni même de discuter des avantages d'une technique psychométrique sur une autre : la technique psychométrique n'est pas mon propos. Ce qui retiendra mon attention dans les quelques minutes qui vont suivre, c'est la « valeur » de ces « appareillages » aussi sophistiqués soient-ils, pour comprendre le fonctionnement adaptatif d'un individu, sa capacité d'assumer telle responsabilité qui lui est confiée ou tel défi qu'il se propose de relever, voire de prendre en charge son orientation scolaire ou professionnelle. On le voit, c'est la légitimité même de l'activité psychométrique qui fera l'objet de ma réflexion.

Pour l'essentiel et quitte en procédant à cette caractérisation descriptive, à me montrer exagérément réductionniste, je soutiens maintenant que la psychométrie s'est attachée jusqu'ici, à mettre en relation des échantillons « représentatifs » de comportement des individus avec des ensembles plus complexes (ou plus vastes) d'autres comportements. Cette relation, faut-il dire, doit être constante (fidélité) et posséder toutes sortes d'autres caractéristiques du même genre qui feront de la personne humaine, espère-t-on, un être éminemment prévisible. Mais le fait d'en arriver à prévoir le comportement humain signifie-t-il qu'on a compris son fonctionnement? Qui plus est, le fait de comparer l'ensemble des réponses d'un individu à celui d'un groupe de référence, l'établissement de normes pour dire le mot, représente-t-il un intérêt quelconque pour comprendre, j'insiste, le fonctionnement psychologique des individus?

Pour mieux exposer mon point de vue, qu'on me permette d'ouvrir brièvement une parenthèse pour distinguer entre deux grands types de comportements que l'on a voulu étudier en psychométrie : la résolution de problème, que l'on a jusqu'ici largement associée avec l'intelligence générale et la position de problème qui relève davantage, je le soumets ici, de la personnalité. (J'aurai l'occasion d'expliquer le sens de cette dernière affirmation plus loin)

L'hypothèse principale qui se trouve derrière la mécanique de la mise au point des instruments de mesure destinés à analyser la « capacité des individus de résoudre des problèmes » prend pour point de départ que l'individu qui *a su* résoudre des problèmes *saura* résoudre des problèmes de même type. Et si on met en relation la capacité démontrée d'un individu de résoudre des problèmes avec celle d'un ensemble représentatif d'autres individus, on sera alors en mesure de prévoir la « hiérarchie » des solutionneurs de problèmes ».

Or, cette présomption, pour ainsi dire prépsychométrique, est entachée de plusieurs difficultés pour lesquelles on n'a pas trouvé beaucoup de réponses jusqu'à maintenant. Ainsi, est-il vraiment raisonnable d'affirmer qu'un individu qui a su résoudre certains types de problèmes saura nécessairement résoudre des problèmes du même type dans le futur? On sait, bien sûr, que dans une certaine portion des cas, proportion que l'on peut déterminer par des études de validité prédictive, l'affirmation tiendra. Mais parmi la proportion de cas pour lesquels l'affirmation ne tiendra pas, il se trouvera deux types d'erreur de prédiction qui seront confondues. La première, triviale celle-là dans

sa constatation, concerne la qualité même du « mètre » utilisé et de l'erreur de variance qui en résulte. La chose est bien connue, je ne m'y attarderai donc pas. La seconde erreur, plus importante à mon sens et qui contribue de façon significative, d'un point de vue psychologique et d'orientation, à remettre en question la méthode dans son ensemble, recèle des cas qui avaient pu résoudre des problèmes jusque là et qui ne le peuvent plus et, inversement, d'autres qui ne pouvaient pas résoudre des problèmes et qui le peuvent maintenant contre toute attente.

Voilà qui pose des difficultés importantes et qui soulève deux questions majeures que l'on a trop peu examinées jusqu'à maintenant. La plus facile concerne la légitimité de croire que, parce qu'un individu n'a pas su résoudre des problèmes d'un certain type, il ne le pourra pas dans le futur. Cette première difficulté, qui évoque ultimement la sensibilité des instruments de mesure aux différences culturelles (c'est parce que les individus n'ont pas appris les comportements de la culture d'accueil que les résultats qu'ils obtiennent sont non comparables et assez systématiquement inférieurs à ceux des membres de cette culture), rend bien sûr problématique l'utilisation des instruments conçus dans cet esprit dans les contextes multiculturels. On accepte assez facilement, dans ce cas, que le manque d'exposition (qu'il faut comprendre comme les occasions d'apprendre) d'un individu à des situations semblables à celles auxquelles on été exposées l'ensemble des individus du groupe de référence, invalide les prédictions que l'on pourrait faire le concernant. Ce qu'on réalise moins, cependant, c'est que la sensibilité des instruments de mesure à l'apprentissage – puisque la culture est d'abord et avant tout l'ensemble des comportements appris, partagés et transmis par les membres d'un groupe donné (Linton, 1968. Le fondement culturel de la personnalité, p.33) – devrait aussi faire en sorte de disqualifier l'utilisation de ces instruments auprès des individus mêmes de la culture de référence. La raison principale réside dans le fait généralement accepté qu'on n'a pas le droit de faire des inférences à partir de ce qui n'est pas, en l'occurrence le non-apprentissage apparent des habiletés de résolution de problèmes dont il est ici question.

Le deuxième problème révélé par les erreurs de prédiction qui ne peuvent pas être attribuées aux limitations métriques de l'instrument suggère que le postulat de stabilité du système psychologique, que le concept psychométrique de fidélité représenté, n'est peut-être pas aussi justifié que le sens commun pourrait le laisser entendre.

Il se pourrait même que l'exigence de stabilité des comportements mesurés, à laquelle donne lieu ce postulat, conduise les constructeurs de test à s'intéresser à des comportements si immuables qu'ils s'avèrent en fait bien peu intéressants pour analyser ces aspects du comportement humain qui intéresse non seulement le psychologue ou le conseiller d'orientation, mais aussi tous ceux qui sont préoccupés par le changement chez les individus : les milieux de formation de tous les niveaux académiques aussi bien que le conseiller d'orientation ou le psychologue qui veulent susciter un changement quelconque chez l'individu qui les consulte. En ce sens, il faut peut-être conclure que les exigences de fidélité que l'on impose aux instruments de mesure reflètent une profonde méconnaissance, d'une part, des fonctionnements psychologiques significatifs retenus et des conditions qui en expliquent les variations autant que la stabilité et, d'autre part, le besoin de retrouver la continuité et la stabilité qu'éprouvent beaucoup d'individus face à des réalités mouvantes (le « *sens of sameness* » d'Erickson, 1972, Bégin 1990).

Finalement la production d'une bonne réponse à un problème dont les paramètres ont été fixés par un examinateur ne renseigne guère sur les opérations psychologiques qui ont permis la production de cette réponse. Inférer de quelqu'un qui parvient à résoudre X nombre de problèmes d'arithmétique qui lui sont soumis qu'il a un talent d'une intensité relative et proportionnelle pour l'arithmétique, compte tenu du nombre de bonnes réponses fournies par un échantillon d'individus soumis aux mêmes problèmes, est d'une trivialité qui n'a de plus désolant que les inférences que l'on se croit autorisé à faire à propos des individus qui n'ont pas fourni ces réponses. Ce n'est que dans la mesure où on mettra en lumière les mécanismes qui permettent de produire des réponses exactes à des problèmes donnés que l'on fera œuvre utile en psychologie. Ce

n'est en effet qu'à cette condition essentielle, bien que non suffisante, que l'on pourra aider les individus qui n'arrivent pas à solutionner des problèmes à acquérir, ce qu'il faut pour y parvenir autrement qu'en les exerçant à résoudre des problèmes, (en leur faisant « exercer la santé », en quelque sorte). Ce n'est qu'à cette condition aussi que l'on saura établir l'adéquation entre la qualité des problèmes que l'individu est en mesure de résoudre et la qualité de ceux que son environnement lui demande de résoudre.

Bien sûr, si l'on adopte avec Fodor (1981), l'idée que l'habileté à résoudre des problèmes relève de « facultés » innées, automatiques et cloisonnées, (comme sa reprise, au moins partielle, de la théorie facultaire de Gault (1792) le soutient), on pourrait être porté à croire que la psychométrie actuelle suffit largement à identifier la force et la distribution des talents innés divers dont jouissent les individus. Mais l'adoption de ce point de vue ne résoudrait en rien le double problème soulevé plus tôt concernant l'instabilité des systèmes psychologiques qui servent à résoudre des problèmes (qui nierait sans doute l'approche innéiste) et l'incapacité de l'approche des facultés de rendre compte de la non-actualisation plus ou moins temporaire des habiletés à résoudre divers problèmes que l'on retrouve chez les individus.

Car c'est bien de cela dont il s'agit : quelle que soit l'épistémologie explicite dont se réclament les constructeurs des instruments psychométriques existants, les exigences de fidélité qu'ils imposent à leurs instruments font en sorte que c'est à des systèmes permanents et, par conséquent, fixés qu'ils visent à mettre en lumière. Ces systèmes pourront être conçus comme plus ou moins généraux, suivant les auteurs et les écoles de pensée auxquelles ils se rattachent (Spearman, Thurstone et d'autres plus récents), mais ils n'en partageront pas moins cette exigence de permanence et d'irréversibilité qui caractérisent les systèmes psychologiques abordés dans une optique innéiste, « à la Fodor ».

On pourra objecter, ici, que la perspective piagétienne échappe à cette conception, tout comme les épreuves auxquelles elle a donné lieu. Il est vrai que la perspective de Piaget récuse l'idée de

« traces » à laquelle on a fait appel pour rendre compte de l'acquisition des connaissances. De même, elle soutient que l'hypothèse innéiste de préprogrammation des connexions nerveuses qu'exige la conception innéiste n'est pas nécessaire : l'hypothèse d'une « connectibilité » innée du système serait à cet égard largement suffisante. Qu'on accepte cette hypothèse moins contraignante ne résout pas la difficulté de la permanence des connexions nerveuses établies suivant le rythme et les conditions établies par Piaget. Ici encore, on se butte à une conception impliquant la permanence du système psychologique des individus, a priori que les cycles d'improductivité de bon nombre de ces derniers (incluant des périodes d'incapacité de résoudre des problèmes qui étaient autrefois aisément résolus) contredit.

On objectera encore qu'il s'agit bien là de pathologies, de situations temporaires que l'on peut expliquer par des stress passagers, des éléments contextuels spécifiques, etc. Bien sûr, mais il est de ces incapacités qui se prolongent au-delà des stress qui leur ont donné naissance et qui confirment que le système psychologique pourrait bien ne pas être aussi « permanent et stable » qu'on voudrait bien le concevoir ou le croire.

C'est particulièrement au plan de la personnalité que l'instabilité du système psychologique apparaît. Avant d'aller plus loin sur cette question, qu'on me permette d'ouvrir une brève parenthèse pour faire suite à l'intention manifestée plus haut d'explicitier pourquoi je considère que la position de problèmes relève de la personnalité. Si on accepte de définir la personnalité *comme l'ensemble des modes habituels de réaction qu'adopte l'individu face aux stimulations qui lui parviennent*, y compris ceux mis en œuvre pour résoudre des problèmes, on en arrive à cette conséquence que ce sont les mécanismes responsables de l'organisation de la personnalité qui définissent les problèmes à résoudre. En effet, ce ne peut être que par une organisation active spécifique des composantes de la situation stimulante qui définit ainsi la situation donnée que les modes de réaction qui caractérisent la personnalité sont déclenchés. Et de cette organisation de la situation stimulante résulte le champ même du problème à résoudre et donc sa définition. Fin de la parenthèse.

La personnalité est caractérisée, disais-je, par sa plus grande susceptibilité à l'instabilité. Pourtant, ce sont les mêmes principes métriques (constance des traits, etc.) que l'on continue de mettre en œuvre pour évaluer les personnes à cet égard. De plus, quel intérêt peut présenter l'évaluation d'un trait quelconque si cette dernière doit conduire à la constatation qu'une personne est déprimée lorsqu'elle a répondu elle-même à un certain nombre de question qui impliquaient plus ou moins directement la dépression, ou qu'elle manifeste des comportements que l'on peut attendre de personnes qui souffrent de dépression? On confirmera ainsi que celui qui se comporte comme un musicien possède un talent musical ou que celui qui fait état de comportements similaires à ceux que rapportent un paranoïaque souffre de paranoïa.

De toute évidence, on n'aura pas, en aucun cas, décrit de quoi le talent musical peut être fait, (par exemple, un sentiment esthétique développé dont on peut suivre l'évolution dans la mise en œuvre par l'individu, d'implication plus ou moins complexes entre des objets – des groupes de sons ici – qu'il perçoit et des affects positifs, eux-mêmes reliés à des « objets » expérientiels (qui relèvent de l'histoire de vie de l'individu) plus ou moins complexes, joint à un sens du rythme propre à la culture musicale dans laquelle il évolue et à une capacité de représenter mentalement des séquences de sons, etc.) pas plus qu'on n'aura offert de conception des opérations mentales spécifiques dont la désorganisation donnera lieu à ce que l'on convient d'appeler le fonctionnement paranoïaque. Ce n'est pourtant que dans la mesure où l'on soumettra des propositions de cette nature que l'on pourra réellement parler d'un diagnostic du talent musical ou de cette pathologie qu'est la paranoïa et d'en tester l'efficacité.

Une anecdote illustrera ce j'entends par là. À la mort de la femme du chef de la tribu des Kwakiutl (indiens de la côte-ouest de l'Amérique), de dernier devait chercher celui des membres de son groupe qui, par ses actions, avait pu être responsable de la mort de cette dernière. On retrouve là un comportement de méfiance typique de la paranoïa. Mais dans cette tribu, il s'agit d'un comportement non seulement normal mais prescrit par les règles de conduite de la

culture. Il va sans dire que dans une société comme la nôtre, un tel comportement ne manquerait pas d'être associé à la paranoïa elle-même. Le fait de pondérer l'évaluation qui est faite de ce comportement, en prenant en compte la culture dans laquelle il prend place, ne règle absolument rien à la difficulté que soulèvent son analyse et son évaluation. En fait, il ne peut être exclu que l'un des chefs qui se conduisaient de cette façon n'ait été un authentique paranoïaque que le caractère normatif de son comportement ne permettait pas d'identifier.

Lorsque l'on aura compris les opérations de l'esprit qui permettent d'établir la filiation entre la méfiance saine dont doit faire preuve tout individu dans des situations menaçantes objectives et la méfiance non fondée que l'on retrouve dans la paranoïa alors point ne sera besoin d'autres normes pour établir un diagnostic à ce propos que celle représentée par le jeu des opérations mentales dont fera preuve un individu. Et les exigences de fidélité qu'il nous intéressera alors de rencontrer concerneront la possibilité par des personnes bien entraînées d'analyser de la même manière les opérations en cause.

Pour terminer, qu'on me permette de signaler en passant une incongruité importante des techniques psychométriques actuellement en usage. L'un des principes importants de ces techniques exige de ne retenir, pour tout instrument de mesure, que la seule variance « vraie », excluant ainsi les comportements qui relèvent de la spécificité individuelle aussi bien que de l'erreur de la mesure. Qu'on tente de restreindre l'erreur due au seul instrument ne me cause aucun problème. La difficulté vient du fait précisément que l'on élimine les variations propres à l'individu. Ce faisant, on ne conserve bien sûr que la variance commune à l'ensemble des individus considérés. Excluant alors les variations dues à l'individu, il devrait pourtant être clair qu'on ne peut en aucun cas lui réappliquer les résultats qu'on en dérive.

Il y aurait encore beaucoup à dire sur le sujet mais ces quelques propos illustreront les questions que soulèvent à mon sens l'utilisation des tests en orientation et en psychologie. Bien sûr, je travaille moi-même à la mise au point d'une perspective qui

cherche à comprendre comment s'organise l'identité du moi, comment cette dernière s'articule, comment elle peut faire problème et, surtout, quelles sont les conditions environnementales qui feront que le système identitaire progresse ou régresse, voire même se maintiendra. Il ne m'apparaît pas essentiel de m'étendre sur les propositions spécifiques qui en résultent sinon pour souligner que j'ai recueilli à date des données qui suggèrent très nettement que les systèmes psychologiques qui intéressent le conseiller d'orientation comme le psychologue ne présentent probablement pas la permanence temporelle qu'on a bien voulu y voir jusqu'à maintenant. Il y a des indications fort claires aussi qui suggèrent que ce n'est pas dans la comparaison des individus entre eux que l'on trouvera des indications intéressantes pour le professionnel, mais bien dans l'analyse des propriétés des systèmes en cause et de leurs variations.

De ce qui précède, on comprendra que je conclus que les instruments psychométriques actuels, en raison même de leur conception, ne permettent en rien de tirer des renseignements utiles concernant les individus.

LB